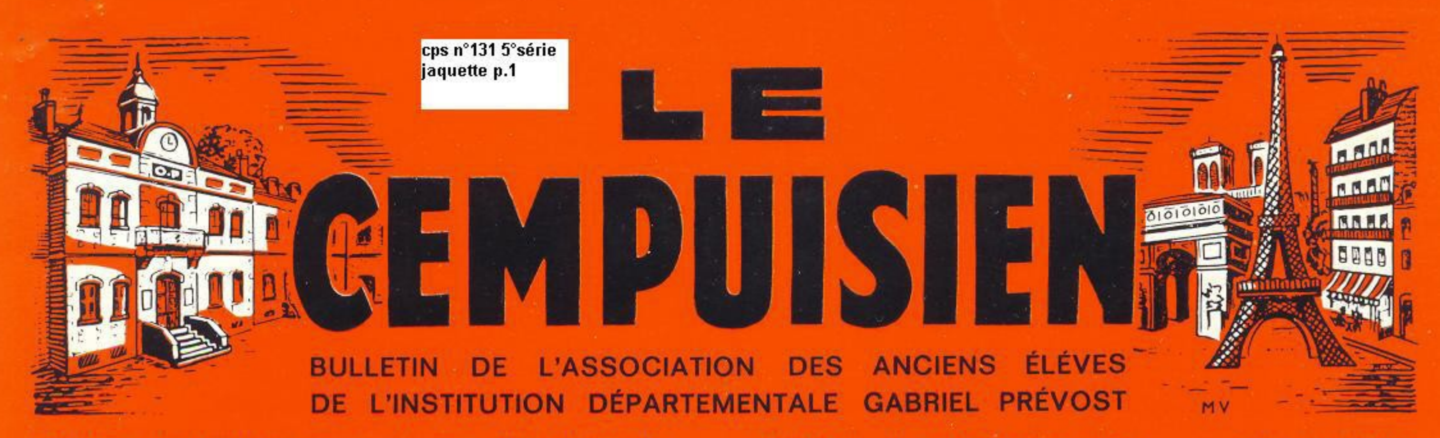


PRÉSIDENT : R. POULIQUEN, 81, avenue des Sciences - 93370 MONTFERMEIL - SIÈGE SOCIAL : 19, rue de l'Arbre Sec, Paris 1er - C. C. P. 1844-02 Paris

N° 131 OCTOBRE A DÉCEMBRE 1983

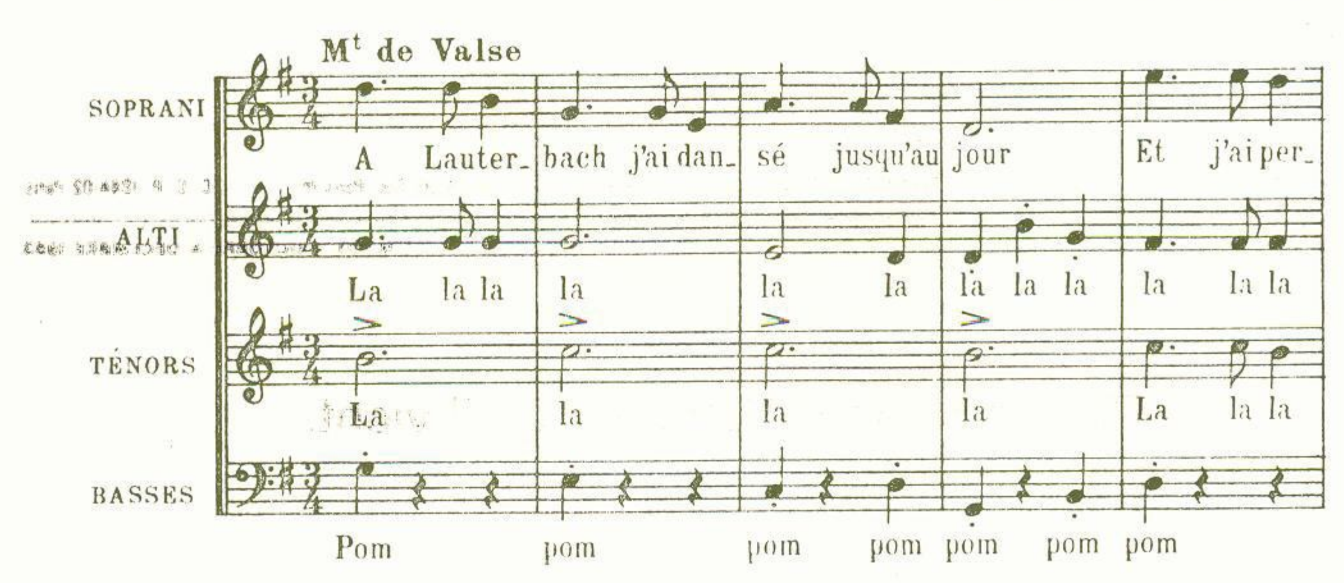
Tant crie-on « NOËL » ! qu'il vient.

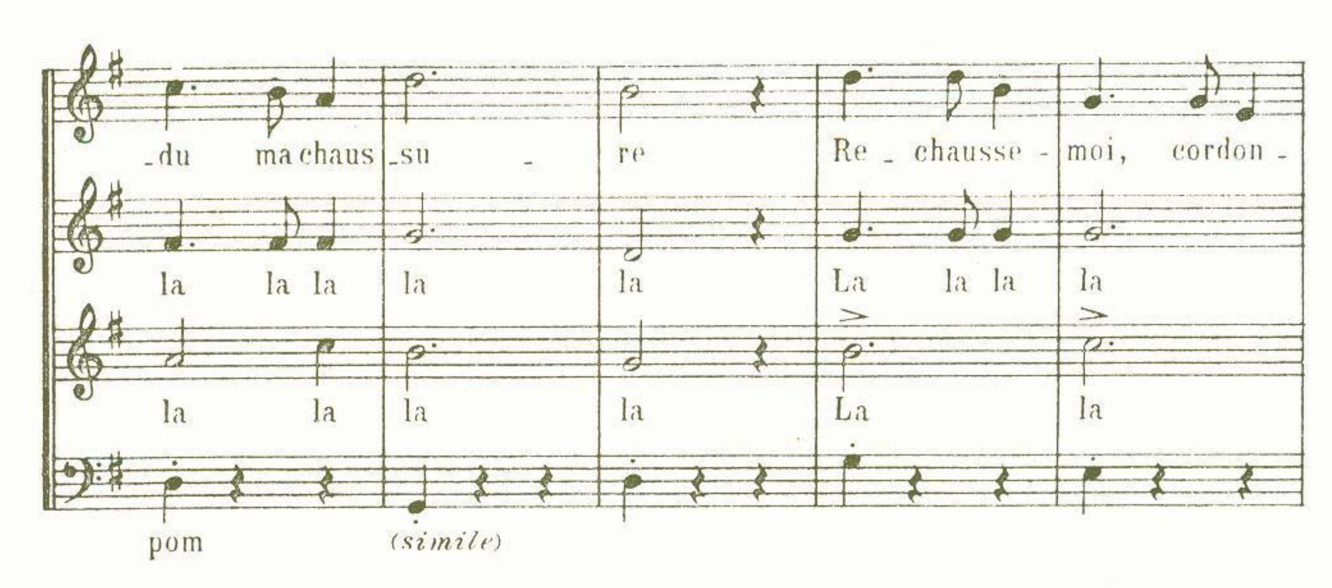
A LAUTERBACH
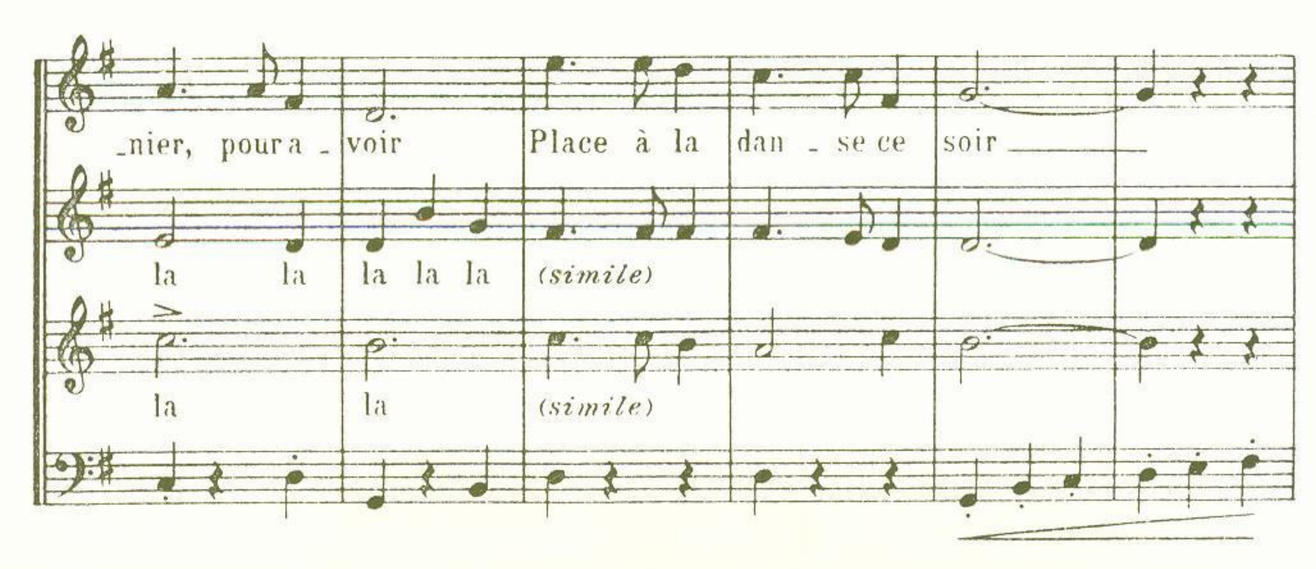
VALSE ALSACIENNE

Chœur à 4 voix mixtes

Harmonisation de
Pierre BARBAUD







"LE CEMPUISIEN"

- N° 131 -

SEPTEMBRE A DECEMBRE 1983

SOMMAIRE

La Gérante : Henriette TACNET
8, rue Dalou
75015 PARIS

LE REPAS DE FIN D'ANNEE - OCTOBRE 1983
==

C'est par un joyeux brouhaha que commence le repas de fin d'année 1983. Les chaleureuses embrassades des retrouvailles, après plusieurs années d'absence quelquefois, le brassage de toutes les promotions, la joie sur tous les visages, voilà de quoi alimenter en gaîté tout l'après-midi aux "Tables de Bagnolet". C'est une atmosphère unique et inattendue pour les non avertis mais, pour les Cempuisiens, élevés comme frères et soeurs, elle semble si naturelle qu'ils n'envisagent pas une autre attitude.

Bien avant le dessert, notre Président, Roger POULIQUEN, nous gratifie de ce petit discours d'usage :

" Bienvenue à vous tous, Cempuisiens, amis et familles de
" Cempuisiens, jeunes et anciens qui, une fois de plus, venez
" affirmer, par votre présence, votre attachement à la Vieille
" Maison, centenaire et en bonne santé.
"
" Bienvenue et merci à M. GIOVANNONI, qui a la charge de
" diriger notre chère école et qui, une fois encore, nous fait
" l'honneur d'être parmi nous avec son épouse.
"
" Bienvenue à notre ancien Président, Marcel PARIS, et
" à son épouse Odette. Entré à l'Association dès sa sortie de
" l'O.P., Marcel, au sein du Comité, a fait ses premières armes
" au poste de Trésorier, qui n'est ni facile, ni de tout repos,
" puisqu'il est l'un des postes-clé de l'Association. Tout en
" restant à l'Association, il a dû abandonner cette charge, en
" raison des exigences de son travail.
"
" Mauvais "drôle" à l'O.P., il devint un bon "drôle" de
" Président, place qu'il occupa pendant 19 ans. Il n'avait qu'un
" but : aider les uns et les autres moralement, matériellement
" et pécuniairement, de ses propres deniers, toujours prêt à
" rendre service, recevant, hébergeant celui-ci ou celle-là,
" enfin tous ceux qui avaient besoin d'être secourus. Ne croyez
" pas qu'il fut seul à assumer ces différents dévouements ; il
" avait à ses côtés Odette, dont je tiens à souligner le rôle.
" Elle l'a toujours soutenu et généreusement aidé en donnant
" autant de sa personne et, tout en restant au second plan, l'a
" toujours épaulé.
"
" Aujourd'hui, me faisant votre interprète, je les
" remercie chaleureusement pour toutes les années passées à
" cette tâche, pour tous ceux qu'ils ont aidés et conseillés
" et je souhaite vivement leur appui au sein du Comité, puisque
" Marcel a bien voulu accepter le poste de Vice-Président.
"
" Notons la présence de tout jeunes sortants de l'année
" que nous accueillons avec joie parmi nous et qui, je l'espère,
" viendront apporter à notre Association un sang vif et généreux,
" afin qu'elle se perpétue dans l'avenir pour notre plus grand
" bonheur à tous.
"
" Saluons nos camarades très anciens qui, par leur
" fidélité, nous rappellent qu'ils ont été, eux aussi, des
" jeunes sortants en leur temps, l'O.P. leur ayant laissé un
" souvenir tel qu'ils viennent nous apporter en toute fraternité

...

" la sagesse de leurs conseils et le poids de leur expérience.
"
"   Certains ne sont pas là qui auraient voulu y être,
" retenus ailleurs par d'autres obligations, tels M. PRIEUR,
" Conseiller personnel du Maire de Paris, Melle DEMUSSY,
" Assistante Sociale de Cempuis, et d'autres encore qui n'ont
" pu être joints par suite de la grève des centres de tri postal.
"
"   Avant d'attaquer le concerto pour fourchettes effilées
" avec accompagnement de sonneries cristallines, remercions la
" direction des "Tables de Bagnolet" pour son accueil affable
" et son empressement à satisfaire notre appétit.

Après Roger, M. GIOVANNONI nous parle de la vie à l'Institution. Après les démarches qu'il a entreprises auprès de nombreuses assistantes sociales, il a bon espoir de voir s'améliorer le mode de recrutement et le nombre des élèves.

Parmi les convives, nous remarquons André WAUTHIER qui, malgré ses grosses misères, a toujours son bon sourire, les mamans très âgées de plusieurs Cempuisiens qui, fidèlement, assistent à nos fraternelles agapes.

Et, comme toute réunion cempuisienne qui se respecte, en plus des danses, celle-ci se termine par des chansons... cempuisiennes bien sûr.

La prochaine "Réunion Générale" aura lieu au siège, 19, rue de l'Arbre Sec, le dimanche 8 janvier 1984 et le "Bal annuel" le 17 mars 1984, au Centre d'Animation de Paris 20e - 46, rue Louis Lumière.

Venez nous y rejoindre très nombreux.

Henriette TACNET

TE SOUVIENS-TU ?

Poème inspiré par la Pentecôte
Dédié à tous mes amis Cempuisiens

Te souviens-tu de ce bon vieux temps,
Des pommes que l'on piquait
Dans le champ du "Père Machin" ?
Te souviens-tu de nous, jeunes enfants,
De la "Cour aux cent pas", où tous les chagrins,
En boules de gomme se consolaient ?
Aujourd'hui, nos souvenirs
Nous guident vers cette campagne
Où tout petits, sous ciel gris,
Ciel bleu, la vie avons apprise.
Oh ! combien d'effluves odorants,
En ce bois,
Avons-nous respirés, quand nos jeux
En son coeur nous menaient.
Un peu de notre coeur s'y est abandonné
Dans ce jardin de souvenirs.

...

Peut-être y avons-nous pleuré,
Mais j'ai encore dans la tête
L'écho de tant de rires,
De fraîcheur, de musique,
Puisque avant tout l'enfance
Se doit d'être une fleur
Te souviens-tu de ce bon vieux temps,
Toi qui depuis as suivi bien d'autres vents ?
Te souviens-tu, là-bas, sous le grand préau
Combien de marelles dessinées
De tes doigts de marmot,
Dont l'échelle imparfaite
Te montait jusqu'au ciel ?
Si la larme te vient
En ton coeur de Cempuisien,
Gosse de l'O.P.,
Je saurai que tu te souviens,
Que tu n'as pas oublié,
Qu'il existait un tout petit coin
Fleurissant pour tes secrets.
Sous ton casque de cheveux blancs,
Le visage sillonné par le temps qui file,
Toi, tu es encore cet enfant
Triste ou émerveillé ?
Même si mes yeux n'ont pas été les tiens,
Tu gardes au fond de toi bien d'autres tendresses
De ce passage cempuisien.

Vanessa GIRIN

L'ECLAIRAGE PUBLIC A PARIS

(Petit retour dans le passé)

Sous Philippe-le-Bel, Paris ne possédait, la nuit venue, que trois lumières : une sous la voûte du Grand-Châtelet, une à la tour de Nesle et une au cimetière des Innocents.

Diverses ordonnances, parues sous les règnes de Louis XII, François Ier et Henri II, prescrivirent la pose de chandelles à une des fenêtres de chaque maison. Ces prescriptions restèrent sans effet, aussi le guet ramassait-il chaque nuit les corps d'une quinzaine de personnes assassinées dans les rues.

En 1662, l'abbé Caraffe fit adopter un éclairage "mobile". On trouvait à certains carrefours des porteurs qui vous accompagnaient en vous éclairant, soit à l'aide de flambeaux de cire moyennant cinq sols la tranche de cire consumée, soit à l'aide de lanterne à huile ; ces derniers porteurs, munis d'un sablier, prenaient trois sols par quart d'heure d'éclairage. Dans les deux cas on était conduit jusqu'à la porte de son appartement, même s'il était situé au sixième étage. L'évolution de l'éclairage passa ensuite par des phases diverses : en 1667, ce sont des lanternes garnies d'une chandelle que l'on posait sur des fenêtres ; vers 1700, on les suspendit aux façades à l'aide d'une corde et d'une poulie. En 1745, Bourgeois de Châteaublanc inventa la lanterne à réverbère pourvue d'un réflecteur où l'huile remplaça la chandelle. En 1791, Lebon inventa le gaz d'éclairage, mais ce ne fut qu'en 1829 qu'eut lieu le premier éclairage au gaz d'une voie publique de Paris.

Extraits de "Connaissance du Vieux Paris",
de Jacques HILLAIRET

A LA MEMOIRE DE CHRISTIAN THIEVANT

Dans le bulletin de mars 1983 de l'Association des Anciens Elèves de l'Ecole Normale d'Instituteurs de Beauvais, j'ai découvert, avec surprise et émotion, à la page 26, une photo de notre camarade Christian THIEVANT, de la promotion cempuisienne de 1937. L'accompagne un texte de René THORY, intitulé "THIEVANT Christian (Promotion 1938-1941)". Il s'agit cette fois, d'une promotion de normaliens.

Photo et texte sont reproduits ci-après, avec l'aimable autorisation de l'auteur. Mais auparavant, quelques mots d'introduction.

Christian avait un an de moins que moi. Nos destinées présentent quelques ressemblances. Nous sommes restés tous deux à l'I.O.G.P. jusqu'à l'âge de 17 ans. Soit pour l'un douze années et pour l'autre dix : un bail ! Puis nous avons été admis au concours de l'E.N. de Beauvais. Moi en 1937, lui, l'année suivante.

Avant la seconde guerre mondiale, les études des élèves-maîtres duraient trois ans. Ma promotion (1937-1940) et la sienne (1938-1941) furent perturbées par cette guerre.

Christian et moi, nous nous sommes donc connus durant de nombreuses années. A Cempuis d'abord, à l'E.N. de Beauvais, ensuite. Avant d'obtenir notre premier poste d'instituteur rural, dans l'Oise, nous avons travaillé ensemble, à l'O.P., de nouveau, comme surveillants d'internat.

C'est dire que j'ai eu le temps d'apprécier, chez ce camarade, à double titre, l'enthousiasme, la fougue, la force de caractère ; et aussi la sensibilité, la générosité. Nous avons vite sympathisé.

Sous l'occupation, sa première nomination d'instituteur, au village d'Offoy, près de Grandvilliers, nous a séparés. Après la Libération, comme beaucoup de Cempuisiens, j'ai appris sa mort survenue au cours d'un combat, dans la Résistance. Mais j'ignorais les circonstances exactes de celle-ci.

René THORY la racontant dans le bulletin ci-dessus mentionné, j'ai pensé que, même 40 ans après les événements, les Cempuisiens seraient intéressés par son récit.

Pour parler de la vie et de la mort de THIEVANT, THORY est bien placé. Pour plusieurs raisons. Normalien de la même promotion que Christian, il fut, assez longtemps, son condisciple à Beauvais. De plus, la région de Grandvilliers, lieu du drame, lui est familière, car il a épousé une fille - Marcelle - de M. PAUDELEUX, maçon à l'O.P., que mes contemporains n'ont, sans doute, pas oublié.

Plus tard, René Thory a enseigné au village de Cempuis, dans l'école à classe unique, comme l'avait fait, avant lui, monsieur Devergis, nom qui doit évoquer d'autres souvenirs. Enfin il s'était engagé aussi dans la Résistance locale.

Vous le voyez, son information est de première main. On peut faire confiance à son témoignage, que voici.

Jean-Jacques BARBIER

THIEVANT CHRISTIAN

(Promotion 1938-1941)

Né en 1921, Thiévant Christian avait été, dès l'âge de sept ans, pensionnaire à l'Institution Départementale Gabriel Prévost de Cempuis, près de Grandvilliers (établissement laïque du département de la Seine qui accueille des enfants orphelins ou de familles en situation difficile). Il se révèle élève brillant et après un succès au Brevet Elémentaire, prépare seul le concours d'entrée à l'Ecole Normale d'Instituteurs (avec l'aide d'instituteurs de l'I.D.G.P.). Reçu en juillet 1938, il suit le sort troublé de sa promotion, exode de mai-juin 1940, 3e année à l'école Jules Ferry de Beauvais puis stages divers à Cramoisy, Nogent-sur-Oise et Reims.

Il commence sa carrière le 1er octobre 1941 à Offoy, petit village du canton de Grandvilliers, aux confins de la Somme. Fin 1941, il se marie et est père d'un garçon en 1942. De juin à décembre 1943, il est requis au titre du S.T.O. et travaille aux tuileries de Saint-Paul. Il réussit à reprendre ses fonctions d'instituteur à Offoy, au début de 1944.

A la libération, il participe à des opérations de résistance, notamment à la capture de soldats allemands en retraite. Le dimanche 3 septembre 1944, alors que les troupes alliées traversent la région depuis le jeudi 31 août et ont atteint Bruxelles, il apprend, dans la matinée, la présence de soldats allemands dans un bois entre les villages d'Offoy et de Thoix. En compagnie d'une douzaine de camarades des F.F.I., tous armés, il pénètre dans le bois en vue de faire des prisonniers.

Des coups de feu sont échangés. Thiévant est blessé à la cuisse. Ses camarades le perdent de vue et devant le feu très nourri, se replient et envoient deux des leurs chercher du renfort.

Vers midi, une cinquantaine d'Allemands se rendent aux Anglais accourus avec deux voitures blindées et une bande de F.F.I. Thiévant est découvert dans le bois, achevé de plusieurs balles dans la tête.



Il fut d'abord inhumé dans le cimetière d'Halloy, village où demeuraient ses beaux-parents. En 1947, son corps fut transféré dans le cimetière de Nanterre.

Ses camarades gardent le souvenir d'un brave garçon, très sympathique et dynamique.

René THORY

IL ETAIT UNE FOIS 194... (suite)

Ma vie s'écoulait entre l'hôtel, ma maison adoptive et l'école. Avec notre arrivée, les locaux scolaires s'avérèrent trop exigus. Une solution fut vite trouvée : une demi-journée pour les enfants du pays et l'autre pour nous.

Par une belle journée, gars et filles de l'O.P. avons été réunis sur la place et nous sommes partis à pied en direction de Manaurie. Ceux qui habitaient là-bas vinrent à notre rencontre. Nous nous sommes rejoints à mi-chemin, vers le "Grand Roc", grotte aux stalactites et stalagmites d'une grande beauté, finement ciselées par Dame Nature. Ce furent de joyeuses retrouvailles. Chacun cherchait son ou sa "cop", les discussions allaient bon train. Certains avaient déjà pris l'accent du terroir. Tiens, salut toi ! Ca va ? T'es bien où tu es ?

- Oui, moi j'ai un vélo !
- Moi j'ai un cheval, et c'est moi qui le soigne !
- Moi j'ai un chien et je vais à la chasse !
- Moi j'ai rien et j'me fais eng... !
- Moi j'ai des boeufs mais c'est pour labourer !

Des contents et des mécontents, quoi ! Puis ce fut le retour, têtes basses avec moins de parlottes qu'à l'aller, nous étions un peu tristes de cette nouvelle séparation.

C'était toujours la guerre...

Cette guerre que nous avions fuie en 1940 pour aller à l'Ile de Ré et en 1943 pour venir ici, cette guerre nous poursuivait et se faisait remarquer de temps à autre ; par une locomotive qui sautait en gare, dynamitée par les résistants. Des maquisards pris en embuscade au Moustier et mitraillés sauvagement. Dans la région, il y avait plusieurs groupes de réfractaires : Soleil, Hercule et d'autres, dont le nom m'échappe. Je me pris d'amitié pour le petit protégé de "Soleil", surnommé "Moustique", un garçon de 13 ou 14 ans dont les parents avaient été déportés et tués par les "S.S.". Il arborait fièrement un brassard F.F.I. sur le bras gauche, deux grenades (désamorcées) à la ceinture et une mitraillette avec un chargeur vide. Mais dans ses yeux se lisait une grande tristesse. Nous faisions de grandes promenades dans les rochers, parfois sans parler.

C'était, toujours, la guerre...

Nous avions de quoi manger. Certaines familles élevaient leurs oies ou leurs canards qu'ils gavaient au maïs et en faisaient des conserves. Foies gras, pâtés, confits, cous de canard farcis. Et lorsque de temps en temps une petite boîte s'ouvrait, quel régal ! Avec une salade de pissenlits à l'huile de noix, c'était fameux ! Ah ! l'huile de noix. Tout un cérémonial pour sa fabrication, plus que centenaire.

Lorsque notre tour était venu, la veille au soir la charrette était déjà chargée, nous partions dès l'aube naissante. Quelques kilomètres et l'arrivée au moulin. Dès l'entrée, une odeur presque suffocante nous prenait à la gorge. Au milieu de la pièce, une grosse meule d'un bon mètre de diamètre tournait inlassablement, mue par une grande roue à aubes, mise en

...

mouvement par une petite rivière, "Le Manaurie", d'où le nom du village. Les sacs prestement vidés, cette grosse meule écrasait les cerneaux jusqu'à l'obtention d'une pâte épaisse et bien lisse. Ensuite, c'était la cuisson dans un grand chaudron en fonte, chauffé au feu de bois. A l'aide de grandes pelles plates, sans un moment de répit, cette purée demandait à être tournée et retournée cent fois. Lorsque la coloration d'un beau brun était atteinte, la presse entrait en action. Comme elle n'était pas électrifiée, c'était les bras qui actionnaient le mécanisme. Plus la presse descendait, plus d'efforts étaient demandés. Mais quelle joie se lisait sur ces visages en sueur lorsque l'huile encore fumante coulait dans la jatte en grès, puis était mise en bouteilles jusqu'à la dernière goutte... Il fallait qu'elle dure jusqu'à la récolte de l'année suivante.

C'était toujours la guerre...

L'un de nous, le petit Vincent, était hébergé dans une famille très connue dans la région et dans le monde de la Préhistoire. Il y vivait assez heureux. Son domaine, son jardin secret, c'était quelques arpents de terre que ses hôtes laissaient à sa disposition. Il devait se croire un explorateur ou un défricheur de terres incultes et rêver de récoltes abondantes... quand le drame éclata, brutal, imprévisible. Un jour, en fouillant le sol avec sa petite binette, il rencontra un objet dur. Sans doute voulut-il le mettre à jour ? Mais par malheur c'était un petit obus comme on en trouve sur certaines cheminées, entre le cadre de la grand-mère et un vase de fleurs séchées. Comment se trouvait-il là ? Mystère. Toujours est-il qu'en voulant l'extraire, il le percuta et reçut la charge dans le ventre. Ce fut une course contre la montre. D'abord trouver un véhicule en état de marche, puis l'emmener vite à l'hôpital de Sarlat. Mais, ayant perdu trop de sang, il mourut pendant le transport. Imaginez la douleur, la peine que nous avons tous ressenties, en particulier ses frère et soeur, ainsi que les personnes qui l'hébergeaient.

Nous avions encore cette douleur au coeur lorsque survint un second décès : Brantôme, qui était hospitalisé à Périgueux. Puis Madame Delapierre (Madame Gossard) succomba à son tour. C'était une surveillante d'une tendresse quasi maternelle avec les petits et d'une grande bonté mêlée de compréhension pour les grands. Des pertes cruelles devant lesquelles nous éprouvions un sentiment d'injustice. Qu'avaient-ils fait ? Pourquoi ces trois innocents ? Je n'avais connu à Cempuis qu'un seul décès : Cacheleux, enlevé par une méningite. Mais la vie continuait, imperméable à tout sentiment humain.

C'était toujours la guerre...

Ce jour là, il faisait une chaleur accablante. En début d'après-midi, au moment où le soleil est au zénith, la fraîcheur relative de l'intérieur des maisons nous incitait au repos, à l'ombre bienfaisante. Derrière les volets clos, le tic-tac familier du balancier en cuivre martelé égrenait les secondes. Dehors le silence complet, lourd. Les cigales et les cricris s'étaient tus. La nature entière était en léthargie. Subitement, le charme fut rompu. Un bruit de bottes et des voix gutturales se firent entendre. J'entrouvris les volets et... que vis-je ? La cour envahie par des soldats allemands !

...

Pris par une peur subite, nous n'osions plus bouger. Les Allemands étaient arrivés. Qu'allions-nous devenir ? Ne nous avait-on pas appris depuis notre départ de Cempuis, que ces "barbares" tuaient tout sur leur passage ? Ils brûlaient même des villages entiers. Rouffignac, à dix kilomètres, en était la triste preuve : le bourg complet fut incendié, et des Eyzies nous avions pu voir cette lueur rouge et cette fumée épaisse montant dans le ciel. Qu'allaient-ils nous faire ? Pour l'instant, ils ne voulaient qu'une chose : boire. Ils étaient tous autour de la pompe, en actionnant le bras. Mais l'eau ne coulait pas. Et pour cause, il fallait l'amorcer. "Vas-y, Tsantou ! Tu connais le défaut de la pompe ! Sinon ils vont tout casser !" Je descendis les marches de pierre, un broc d'eau à la main, la peur au ventre, et des tremblements dans les jambes. J'amorçai la pompe. Un ordre claqua, sec, et comme par miracle, ils se rangèrent sur un rang et vinrent chacun à leur tour se désaltérer. Je sentais la sueur ruisseler dans mon dos. Je ne sais si c'était la chaleur ou la peur. Sans doute les deux. L'eau devait être indigne des officiers et sous-officiers. Sans se joindre aux hommes de troupe, ils s'installèrent autour de la table de la cuisine et, comme au café, commandèrent du vin. Je redescendis, à la cave cette fois, tirai plusieurs bouteilles, et les servis, toujours pâle et les mains tremblantes.

Certains habitants du village, apeurés, étaient montés dans les rochers en sauvant ce qu'ils avaient de plus précieux. Les Allemands regardaient ces allées et venues en nous posant des questions : terroristes ? que font-ils là haut ? Enfin, ils reprirent leur route. Ouf ! Mais quelle frayeur de penser qu'ils pouvaient revenir incendier le village...

Plusieurs d'entre nous, placés chez des personnes croyantes, suivirent les cours de catéchisme avec le curé. Un homme formidable, d'une grande intelligence. N'avait-il pas inventé le Quick pour le démarrage des motos, un calendrier perpétuel, un médicament à base de clous de girofle ? Il était très estimé de tous, même des non croyants. Qui ne lui avait confié une montre, un réveil à dépanner ? Il en avait tellement sur sa table qu'il ne restait de place que pour une assiette. Pour la première communion, j'eus droit à un livret de caisse d'épargne, avec un apport de vingt francs - le début de la richesse. "Je m'voyais déjà..." Par quelques services rendus à droite et à gauche, j'augmentai mon capital jusqu'à la somme de cent francs... (anciens).

MAI 1945

Armés de balais-brosse, serpillières et autres paille de fer, Germaine et moi étions occupés au nettoyage à l'hôtel, lorsque la grande nouvelle nous est parvenue. Nous allions quitter Les Eyzies et revenir à Cempuis. Paradoxalement, je n'accueillis pas ce départ avec joie. Une certaine nostalgie m'envahissait, mais aussi une certitude : LES EYZIES - JE TE REVERRAI - JE REVIENDRAI.

F I N

Jean CAMPEROT

LETTRE OUVERTE AUX SOCIETAIRES ET AMIS

Chers amis,

A tous les sociétaires de notre Association, nous faisons parvenir "Le Cempuisien" en espérant toujours qu'il sera reçu avec beaucoup d'intérêt et de plaisir aussi, car un de ses rôles essentiels est de permettre, à chacun de nous, là où il se trouve, de garder un contact étroit avec la vie cempuisienne empreinte de nos souvenirs communs.

Des circulaires sont également adressées, pour des invitations à nos réunions qui toutes se déroulent dans l'ambiance chaleureuse de retrouvailles. C'est le repas de fin d'année, l'assemblée générale de janvier, le bal du printemps, les fêtes de la Pentecôte, à Cempuis.

Tout cela, outre un travail de préparation important, demande beaucoup d'argent.

Aussi, pour que chaque sociétaire puisse continuer à recevoir nos prochains "Cempuisiens", il est absoument nécessaire que tous, sans exception, participent à notre effort en nous adressant le montant de la cotisation 1984 (50 francs).

En ce qui concerne les garçons, les cotisations ne leur seront réclamées qu'après leur service militaire.

Nous vous en remercions bien vivement à l'avance et, à l'occasion de la Nouvelle Année, nous vous adressons, chers amis, nos voeux les plus sincères, les plus fraternels.

LE COMITE

NOTRE COURRIER

Le "Cempuisien" se propose de faire revivre, dès le présent numéro, l'histoire, devenue légendaire, des débuts de l'O.P. à la fin du siècle dernier.

Cette période, qui a tant passionné le monde enseignant et politique de l'époque, reste, aujourd'hui, toujours vivace dans l'esprit des anciens élèves de Cempuis et laisse encore sa trace, par un vague souvenir, dans les milieux de l'enseignement et des services sociaux de l'enfance, à Paris et ailleurs.

La principale source qui a permis de retracer la création de cette extraordinaire entreprise qu'a été l'Orphelinat Prévost est, sans conteste, le travail minutieux, admirable, accompli il y a près de 40 années par un ancien élève (1890-1898), L.M. Schumacher. Ses "Réflexions et Souvenirs sur Cempuis", parus dans le "Cempuisien" au lendemain de la dernière guerre ont été rapportés à partir de témoignages oculaires, de ses souvenirs propres mêlés à ceux de son aîné à l'O.P. (1877-1887) Gabriel Giroud, gendre et disciple de Paul Robin et auteur du livre "Cempuis".

...

Il reste bien un témoin principal que l'on pourrait citer aussi à comparaître aujourd'hui devant nous, pour une confrontation de tous les faits rapportés, c'est le "Bulletin de l'O.P.", précurseur de notre "Cempuisien", imprimé à Cempuis dès 1882. Malheureusement, les collections de ce bulletin sont introuvables, dispersées dans la nature par le temps passé, les guerres, les négligences aussi. Seule la Bibliothèque Nationale, difficilement accessible... A moins que...

Les "Réflexions et souvenirs sur Cempuis" paraîtront en fin de ce journal avec un numérotage spécial, qui comprend aujourd'hui les pages 1 à 6 et qui auront une suite. Ces feuillets pourront être disjoints du "Cempuisien" pour former, au fur et à mesure de leur parution, un recueil à part et complet.

Daniel REIGNIER

LES 33 SORTANTS DE LA PROMOTION 1942

VERIN Eugénie

KRAFT Ernest - Villa Les Saules 06710 TOUET SUR VAR

LEPRETTRE Louise

MARTIN Jean

CONJAT Irénée - 27, rue Vieille de Paris 60300 SENLIS

QUESNEL Louis

LEBRUN Raymonde (Mme LOISON) 44, rue Diderot - 94300 VINCENNES

CANTET Micheline

SCHEMPF Raymond - 2, rue François 1er - 92700 COLOMBES

BONNABAUD Ginette

MILLET Roger

VEZINE Daniel

JACQUIER Raymond

LAHAYE Auguste

MARTIN Serge

BEAU Robert - 41, rue de Flandre 75019 PARIS

BERCHE Jean-Jacques

VALADEAU Paul

ROCQUES Jacqueline

MONLIEN Mauricette (Mme LOEBY) 13, allée Claude Debussy - 93310 MONTPONT-MONTLERY

CAUX André

BREARD Serge

LEBRUN Josette (Mme LOISON) 22, rue de l'Etang - TUFFE - 72160 CONNERRE

VIOLETTE Roger

LOESCHE Thérèse

FELS Francis - 48, rue de Trosy 92140 CLAMART

GUILLEMET Odette

PEYRESOUBES Roger

CHELLE Jean

VESTIEU Robert (décédé le 8.11.82)

BERTIN Louis - Tour 2 Résidence du Stade - Rue de l'Egalité 95250 BEAUCHAMP

MOSCH Ernest

VIGNERON Roger - 40, avenue de la Libération - 05100 BRIANCON

Si vous êtes en relation avec eux, vous pouvez communiquer leur adresse, ainsi que celle des personnes qui seraient intéressées par notre journal, à Jean CAMPEROT - 12, place de Dessau - 95100 ARGENTEUIL.

...

DANS LA FAMILLE CEMPUISIENNE

Mariage

- Nadine et Thierry JEGOU ont le plaisir de vous annoncer leur mariage, célébré le 18 juin 1983.

Nos félicitations au papa de Thierry, Paul JEGOU, et tous nos voeux de bonheur au jeune couple.

Naissances

- Nous avons le plaisir de vous annoncer la naissance de Jean-Michel DUEZ, le 18 octobre 1983, fils de notre camarade Dominique DUEZ (Chez M. MOKRANI - 13, rue Nungesser et Coli - 93380 Pierrefitte).

- Daniel et Odette REIGNIER sont les heureux grands-parents de Laetitia et Perrine, les soeurs du petit Kevin, né le 28 octobre 1983. Que toute la famille trouve ici nos voeux de bienvenue et nos félicitations.

Changements d'adresse

- Mauricette BELNARD - Taxi Le Banquet - 24620 LES EYZIES DE TAYAC
- Jacqueline LE GOURRIEREC - Rue Valin - HARCOURT - 27800 BRIONNE
- Roger DEGUERNEL - 36, rue Zacharie Roussin - 35000 RENNES
- Victor AMATA - 2, place Général Koenig - 75017 PARIS
- Raymond DELANEAU - 2, rue de Strasbourg - 92600 ASNIERES
- Robert BASPEYRAS - Résidence Les Savoies - 68, route de la Gaude - 06800 CAGNES SUR MER
- Marie-Louise KAELIN - Maison de Retraite Ste-Marthe - 2, villa du Château - 92270 BOIS-COLOMBES
- Vanessa-Patricia GIRIN - 33, quai du Pont de Crétail - Résidence Bretagne - 94100 SAINT MAUR
- Raymond BEAU - 4, rue de la Vineuse en Plaine - ST HILAIRE LA FORET - 85440 TALMONT-ST HILAIRE

Courrier en retour

- Jean LIBDRI n'habite plus rue de l'Abbé Groult
- Thierry GUINGAND - parti sans laisser d'adresse

Nouveaux sociétaires

- Lionel LEBRUN - 1 bis, petite rue Babeuf - 18100 VIERZON
- Willy GUILLAUME - 1, rue Henri de Reigner - 29200 BREST
- Charles HOMMET - 3, rue Henri Ribière - 75019 PARIS
- Viviane BARBERIE - 2, avenue Jeanne d'Arc - 94110 ARCUEIL
- André RETROU - 11, rue de Savoie - 78310 MAUREPAS

Décès

- Nous avons appris, par le retour du courrier, le décès de Mme ROCHE (Germaine MARIONNET). Encore une de nos très anciennes qui disparaît. Elle ne devait plus avoir de famille.

REFLEXIONS & SOUVENIRS SUR CEMPUIS

L.M. SCHUMACHER

QU'EST-CE QUE CEMPUIS ?

Pour les visiteurs (rares en dehors de ceux de l'O.P.) c'est un village picard assez pittoresque, à l'écart des grandes routes et du chemin de fer, avec une jolie église en pierre blanche, mais sans eau jaillissante ou courante, d'où les nombreux " cent puits " qui lui ont peut-être donné son nom.

Pour nous, anciens élèves de l'O.P. (devenu l'I.D.G.P., en décembre 1928) y ayant vécu notre enfance à l'écart des villageois, Cempuis c'est l'O.P. et nous sommes les "Cempuisiens", unis par une camaraderie presque fraternelle, résultant de nos origines semblables et d'une longue vie scolaire quasi-familiale, presque sans contact avec le dehors, à part les rares visites de parents. Nos souvenirs nous attachent au site que nous revoyons avec plaisir et émotion, mais surtout comme ambiance de notre école.

Cet aspect sentimental est commun aux successives générations de Cempuisiens. Mais pour ceux d'avant 1895, il en est un autre, idéologique, qui mérite réflexion.

Si le département de la Seine avait décidé de créer un orphelinat en 1875, ç'aurait été logiquement dans la région parisienne, comme celui fondé depuis à Vitry-sur-Seine.

Alors, pourquoi cet orphelinat de Cempuis, dans un village éloigné, sans eau et sans commodités ? Pourquoi sera-t-il différent de ceux du temps, par la neutralité religieuse et la coéducation des sexes ?

J.G. PREVOST -



En 1875 mourait à Cempuis un riche philanthrope d'une grande valeur morale. Né au village le 22 août 1793 de parents cultivateurs, probablement assez aisés, il reçut d'eux, suivant ses expressions " l'exemple du travail, de l'ordre et de la pratique de la bienfaisance". Son instruction fut celle du village à cette époque : lire, écrire, un peu calculer.

En 1810 il quitte Cempuis avec ces recommandations qu'il aimera rappeler " Cher enfant, tu vas nous quitter pour aller à Paris - n'oublie jamais les recommandations de tes père et mère. Si tu arrives à un grand bien-être, que l'orgueil ne s'empare pas de ton esprit. Souviens-toi que tu es parti à 17 ans sans fortune".

A vingt ans (1813), il entre dans une maison de commerce et échappe à la conscription, ses parents l'ayant fait remplacer. Son père meurt peu après.

En 1816 il fonde un commerce de nouveautés et se marie. Sa femme meurt en 1827 après lui avoir donné cinq enfants dont quatre vécurent peu et une fille qu'il perd bientôt.

Il trouve une consolation en réalisant des projets philanthropiques formés dès 1824, de concert avec sa femme. Sans en avoir encore les moyens, il rêvait de fonder un orphelinat.

Arrive la révolution de 1830, il adopte les idées saint-simoniennes, loue à Paris une vaste maison où il installe 14 ménages avec 18 enfants qu'il fait instruire à ses frais. Mais les associés n'étaient pas préparés à la vie communautaire et lui donnent des déboires, compliqués par la crise économique. Il se trouve dans un état financier assez précaire qui l'oblige à dissoudre la société.

En 1832, laissant son commerce confié à des employés, il part aux U.S.A. Il y acquiert une petite fortune mais la maladie l'oblige à rentrer en France. Son séjour aux U.S.A. a eu son importance dans l'évolution de ses idées et l'édification de sa fortune, mais elle n'est pas dominante.

Sa santé rétablie, il reprend la direction de son commerce de Paris et voit ses affaires prospérer. Il crée des succursales dans divers quartiers : Charonne, Batignolles, Ternes, Faubourg Saint-Honoré, Montmartre et Belleville, fait bâtir une maison, en achète une autre.

Entre-temps il élève, exonère du service militaire ou aide à s'établir 40 jeunes parents.

La Révolution de 1848 vient détruire cette prospérité et il se voit obligé de suspendre ses paiements à plus de 400 créanciers qui, confiants en sa probité et son activité, lui accordent un concordat. Il rétablit sa situation et se libère de ses dettes en cinq ans.

Il écrira plus tard : "ma vie a été bien mélangée de peines de coeur, tribulations dans les affaires commerciales... j'en suis sorti avec la joie de ne pas avoir fléchi au conseil de me conserver 10.000 F de rente et que mes créanciers ne pourraient rien me réclamer".

Gabriel Prévost, au lieu de jouir de sa fortune, consacre sa vieillesse à la recherche de "sa vérité". Catholique, puis protestant, saint-simonien, enfin spirite, toujours idéaliste et altruiste, il vit pauvrement pour réserver la plus grande partie de son revenu à son oeuvre philanthropique.

En 1858, après 30 années de travail et d'efforts, ayant connu la bonne et la mauvaise fortune, il retourne à Cempuis pour réaliser le vieux projet d'une maison de retraite qu'il fait édifier de 1858 à 1863. Il y reçut quatorze vieillards et sept à huit enfants. Les vieillards disparurent peu à peu et, en 1871, l'établissement prit définitivement le caractère d'orphelinat.

L'inauguration de la chapelle, le 17 juillet 1863, donne lieu à une cérémonie et à un discours : "Les secours donnés à la vieillesse sont un acte de justice (y dit-il). C'est un devoir pour nous, car nous voudrions qu'on le remplît envers nous-mêmes... Pratiquez la charité envers tous et en toutes choses ; puisse cette loi se graver dans nos coeurs et nous faire voir des frères dans tous nos semblables."

Ne bornant pas son activité à sa maison de retraite, il espère, avec le concours des hommes instruits et bienveillants, former ultérieurement une bibliothèque morale et instructive, annexée à cet établissement.

Dans les premiers temps de son retour à Cempuis, ses opinions lui firent des ennemis dans le pays, alors ultra clérical, et l'on accusa "la maison de retraite d'être en rapport avec le diable". Cette accusation avait probablement pour cause l'hétérodoxie (du point de vue catholique) des opinions religieuses de son fondateur. Il était déiste mais indifférent aux confessions ou sectes. L'évêque de Beauvais ayant refusé de bénir la chapelle, il s'était adressé à un pasteur.

En 1871, après la guerre et l'insurrection de Paris, Gabriel Prévost s'occupa activement de la Société de l'Orphelinat de la Seine, constituée pour venir en aide aux nombreuses victimes de la guerre étrangère et civile. Les pupilles de cette société furent admis à Cempuis et la maison de retraite se doubla d'un orphelinat. Il semble que le fondateur eut des déceptions en ce qui concerne les vieillards car leur nombre décrut à mesure qu'augmenta celui des orphelins et l'établissement fut peu à peu réservé à ces derniers. Un traité avait été passé avec la Société de l'Orphelinat de la Seine que l'administration provisoire de la succession a continué à appliquer. Aux termes de ce traité, une pension annuelle de 300 francs (or) était payée pour chaque enfant. Le montant de ces pensions formait, avec les revenus de l'immeuble de Cempuis, la dotation de l'établissement. Mais celle-ci n'était pas assez forte pour couvrir les frais et le déficit absorbait la plus grande partie des revenus du fondateur. (D'après Paul Robin, ces revenus représentaient alors une fortune d'environ 30.000 francs).

C'est à Paris qu'il a passé presque toute sa vie active, de 1810 à 1858 ; cela explique beaucoup de ses idées et l'intérêt porté aux orphelins parisiens.

On a vu précédemment les conceptions morales de J.G. Prévost exprimées par ses réalisations philanthropiques. Sa conception religieuse était un déisme mêlé de spiritisme, caractérisé par une grande tolérance. Voici son credo :

"Je crois en un Dieu puissant qui créa la terre et les cieux et tout ce qu'ils renferment.
"Je crois aux inspirations progressives qu'il fit naître dans l'espèce humaine pour son amélioration.
"Je crois à la réincarnation des esprits pour leur épuration.
"Je crois à la vie éternelle.
"Ainsi soit-il."

Jusqu'à sa mort, sa grande préoccupation fut d'assurer la liberté de conscience à sa fondation. Il veut "que les ministres des divers cultes n'y interviennent que comme visiteurs ordinaires".

"... liberté de conscience pour tous. Personne n'est forcé d'accepter une autre foi religieuse que celle qui lui a été enseignée par sa famille, si elle tient que le principe soit conservé". Il fixe la première communion à l'âge de 15 à 16 ans, sur la demande des parents seulement, estimant qu'avant l'enfant "n'a pas le jugement assez développé pour comprendre l'engagement qu'il contracte". Ce n'est que le 17 avril 1875, peu de jours avant sa mort, alors qu'il était malade et affaibli, qu'il permit au curé de Cempuis de venir faire l'instruction religieuse, et seulement aux catholiques. Auparavant, quelques enfants ayant été envoyés au cathéchisme, ils appelèrent des camarades "huguenots et autres termes peu conciliants". Ce qui avait amené la rupture des relations avec la cure, malgré les démarches du curé pour obtenir la direction religieuse des enfants ou la fermeture de l'école.

L'enseignement religieux étant alors obligatoire, le fondateur avait composé cette prière, que les enfants récitaient en rentrant en classe :

"Dieu tout puissant, inspire-nous l'amour du travail, pour que nous puissions profiter des leçons de ceux qui s'occupent de notre éducation et instruction, pour nous rendre capables de remplir nos devoirs en toute chose, et que le sentiment de la reconnaissance soit notre guide".

Il expose ainsi ses rapports avec son personnel : "nous vivons en famille, pas d'étiquette du maître avec valet ; la domesticité n'existe pas chez nous, tous ont nom d'employé... il faut que ceux qui veulent être les premiers soient les serviteurs des serviteurs, en actes, non en paroles". Un de ses correspondants le qualifie de "Franklin campagnard", un autre, plus justement, de "patriarche de la bienfaisance".

En dehors de sa fondation, son activité s'exerce au Conseil Municipal de Cempuis, de 1860 à 1874. Le Maire témoignera qu'il "se faisait conduire à la Mairie quand son état de santé ne lui permettait pas de marcher". Il fonde une société de secours mutuels pour les ouvriers de Cempuis, Grandvilliers, Grez, Le Hamel, Rieux et Sommereux. "Les travailleurs producteurs ne doivent pas être plus oubliés dans leur vieillesse ou accidents... que les orphelins en bas âge" dit-il dans son testament.

Dans ses loisirs, il rédige une étude sur la réforme sociale : "La pensée de l'homme réfléchi". Une brochure d'un M. Kunemann, "Projet de la Société civile de l'Oeuvre Prévost", est pleine de ses pensées et maximes. Les citations faites de ses écrits donnent une idée du ton et du sens de ces brochures. J.G. Prévost n'a prétendu être ni un penseur, ni un écrivain, et s'en est même défendu. En 1869, il répondit à un correspondant qui sollicitait son jugement : "En fait de littérature, je suis fort ignorant, n'ayant reçu que l'éducation du village... je n'ai pas été gratifié d'une bonne mémoire, je n'ai jamais pu apprendre ma grammaire". Mais il a certainement eu de remarquables aptitudes commerciales et a été un novateur avec sa maison à succursales multiples. Surtout, il a été un philanthrope dans le meilleur sens du terme, d'une grande valeur morale et réalisateur efficace.

Octogénaire, gêné par des difficultés administratives, entouré de tentatives plus ou moins désintéressées, G. Prévost voulut assurer l'avenir de son oeuvre conformément à ses idées.

C'est à cette époque qu'une correspondance fut échangée entre Gabriel Prévost et Ferdinand Buisson, qui lui avait demandé de recevoir à Cempuis les enfants de l'orphelinat qu'il avait fondé en décembre 1870 aux Batignolles à Paris, et qui était dissous :

" 22 juin 1871.
"
" Cher Monsieur Buisson,
"
" Monsieur, je vous félicite de votre passé. Le présent
" prouve que le sentiment humain tient une grande place dans
" votre coeur. Vous êtes jeune, Dieu vous accordera la faveur
" de continuer cette belle vie ; l'homme est toujours heureux
" quand il peut parler avec sa conscience, peu importe la position
" sociale. La mission dont vous vous êtes chargé est bien lourde.
" Cependant je crois au dévouement qui fait surmonter bien des
" obstacles ; la joie intérieure fait oublier ce lourd fardeau.
"
" Monsieur, votre visite à Cempuis me préoccupe. Ce projet
" est bien en rapport avec mes idées. Il ne suffit pas d'avoir le
" local ; la grande affaire, ce sont les moyens pour arriver à
" bonne fin.
"
" Me voilà à la fin d'une longue carrière, ayant perdu une
" grande partie de mes facultés physiques.
"
" Si je quittais notre monde subitement, que deviendrait
" l'établissement ? Mes neveux sont nombreux, ne partagent pas
" mes idées philanthropiques. Cette question est grave, sérieuse ;
" il faut bien la méditer, afin qu'à mon décès rien ne soit changé,
" soit par un legs à une société anonyme pour 99 ans ; qu'à mon
" départ pour un autre monde, elle puisse s'administrer par elle-
" même en nommant un sous-directeur de mon vivant et débouter mes
" neveux et petits-neveux de leurs droits à ma succession par un
" testament qui nommerait un exécuteur testamentaire pour remplir
" mes dernières volontés en faveur de divers, qui sont indiqués
" dans mon testament. Ces legs seront peu considérables ; il
" restera, si les choses conservent leur valeur d'aujourd'hui,
" au moins 20.000 francs de revenu, plus la totalité de la
" propriété de Cempuis que je ne puis pas compter comme maison
" de rapport.
"
" Je pense qu'il est nécessaire que quelques membres qui
" doivent faire partie de la société viennent voir les lieux, pour
" bien s'entendre sur ce beau projet qui donnera assez de tracas
" pour l'installation, si cela peut avoir lieu.
"
" Agréez, mon cher monsieur Buisson, mes sentiments les
" plus affectueux.

G. Prévost

Il choisit de léguer sa fortune au département de la Seine, par une série de testaments et de codicilles écrits de 1871 à 1875, à charge d'en faire un orphelinat dans les conditions que l'on connaît et sous l'inspiration probable de Ferdinand Buisson, son exécuteur testamentaire.

" Mon plus grand désir est d'assurer le maintien à perpétuité de l'oeuvre que j'ai entreprise, il y plusieurs années, en formant l'établissement de Cempuis. Tous les membres de ma famille sont assez riches pour n'avoir pas besoin de ma fortune,

qui ne servirait qu'à leur donner le superflu, tandis qu'elle peut sauver de la misère et du vice des milliers d'êtres humains. C'est pourquoi j'institue pour mon légataire universel, en toute propriété, le département de la Seine, à charge pour lui d'affecter la totalité de ma fortune à l'entretien du plus grand nombre possible d'orphelins des deux sexes, dans ma maison de Cempuis... j'entends... que l'établissement ait toujours pour directeur, sous-directeur, instituteurs, institutrices, des laïques, afin que tous les enfants y soient recueillis d'une façon égale et sans esprit de secte".

Sentant la mort venir, il fait ses adieux à ses amis : "La vieille machine humaine est usée, écrit-il à l'un d'eux, il faut en subir les conséquences ; tout s'use dans la vie, je ne puis faire exception". A un autre : "Le rideau va baisser, adieu l'acteur. La place est facile à remplir avec beaucoup de dévouement, sans dévouement, pas possible".
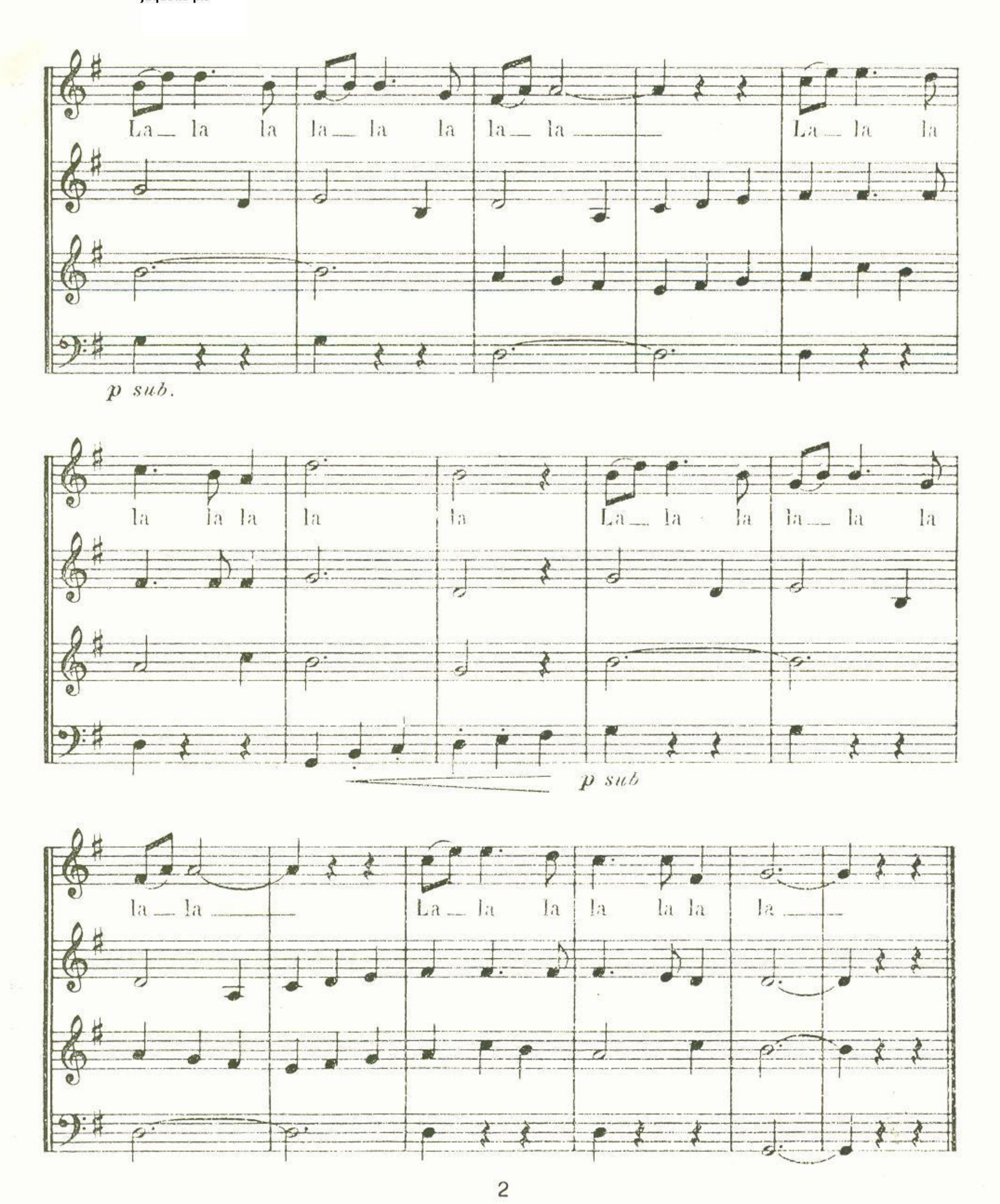
Et le 29 avril 1875, il s'éteint, ayant assuré la survivance de son oeuvre, par son legs au département de la Seine.

Son tombeau, le Caveau, maintenant isolé, avait autrefois le voisinage d'un cimetière contenant une dizaine de tombes de vieillards et d'enfants (en face et de l'autre côté de l'allée). On comprendra, après la lecture du Credo, que la salle de billard du caveau n'était pas une manifestation de simple originalité, ou seulement d'un altruisme posthume, mais surtout celle d'une croyance en la survivance de l'esprit (spiritisme) restant en communication avec les vivants.

Les parents du donateur ayant attaqué son legs, le département n'entra en jouissance qu'en août 1880. Jusque là c'était donc un établissement embryonnaire et un régime provisoire, d'avenir incertain, où sont admis des orphelins en "colonie agricole". Le destin de cette colonie agricole paraissait devoir être de former surtout un prolétariat de cultivateurs au service de fermiers ou de propriétaires terriens.

Mais une nouvelle orientation apparaît.

...



2

A Lauterbach, j'ai dansé jusqu'au jour,
Et j'ai défait ma coiffure.
Recoiffe-moi, ma mie pour avoir
Place à la danse ce soir.

3

A Lauterbach, j'ai dansé jusqu'au jour,
Oh! la joyeuse aventure.
Qu'il vienne à moi mon aimable vainqueur
Et qu'il me donne son coeur.





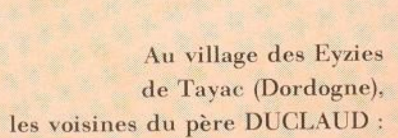


Autour des « Tables de Bagnolet »
retrouvailles pour un banquet.



Dans nos réunions,
c'est la tradition,
tout finit par des chansons.





Au village des Eyzies
de Tayac (Dordogne),
les voisines du père DUCLAUD :
— la casseuse de noix,
— la gaveuse d'oies.